

reux, et en même temps harmonieux. Ils ont toujours pour sujet, soit une thèse philosophique ou morale, ou bien le développement graduel d'un caractère sous certaines conditions. Ainsi, dans "Felix Holt", nous voyons les passions politiques se déchaîner durant les élections ; dans "Romola", c'est la crise morale que suscite l'avènement de Savonarole dans la république de Florence ; dans "Middlemarch", ce sont les luttes d'âme et les désillusions d'une jeune femme qui revêt l'homme qu'elle épouse d'un caractère idéal... et la réalité amère des déceptions cruelles ; "Adam Bede", l'histoire triste et attachante de Faust et de Marguerite — se passant cette fois, dans un village anglais, — est un drame d'un poignant réalisme. C'est le meilleur des ouvrages de George Elliot. "Daniel Deronda", traite à fond la question juive, et nous fait entrevoir le génie, mais aussi la misère de la race israélite.

Tous ces romans forment le plus bel ornement de la littérature anglaise du XIX<sup>e</sup> siècle, et pour les concevoir, l'auteur a dû subir ce que Paul Margueritte nomme "ces douloureuses sensations qui font vivre". C'est dans ses types féminins qu'elle excelle surtout, et chacune de ses héroïnes illustre une phase de son caractère : ce sont des natures d'élite, nobles et passionnées, qui ne peuvent supporter le joug des conventions mondaines, ni le désenchantement de la vie réelle. Et pourtant, par leur grandeur et leur faiblesse même, elles sont vivantes, palpables, mortelles, et n'ont rien de commun avec l'héroïne éphémère et conventionnelle. Tels sont "Romola", "Dorothée", dans "Middlemarch", "Millicent", dans "Scenes of clerical life", "Gwendoline", dans "Daniel Deronda", dans chacune nous reconnaissons George Elliot avec son génie lumineux, ses larges sympathies, ses émotions profondes, sa sérénité d'âme.

En effet, voilà les caractéristiques dominants d'elle et de ses créatures : passionnées et sereines.

George Elliot écrivit encore une

pièce en vers intitulée : "La Tzigane espagnole", pièce qui est aujourd'hui tombée dans l'oubli.

Après la mort de son mari, l'auteur épousa un vieil ami, M. Cross, qui a composé une excellente biographie sur sa femme ; celle-ci, toutefois, survécut peu de temps à ce second mariage, et termina paisiblement sa longue existence en 1880.

George Elliot a eu son salon littéraire où elle exerçait une grande fascination, ce qui est d'autant plus étrange que la nature ne l'avait nullement bien douée au physique. Ceci prouve une fois de plus que la beauté de l'esprit rayonne à travers les imperfections du corps, pour nous montrer qu'elle seule est impérissable.

CHRISTINE DE LINDEN.

Une nouvelle pianiste de talent vient de se révéler dans notre ville.

Nous avons nommé Madame de la Chaux qui, entourée d'excellents artistes montréalais, s'est fait entendre le 21 avril à la salle "Y. M. C. A.", Dominion Square.

Le programme, très artistique, a été vivement goûté des connaisseurs qui ont particulièrement applaudi le "Trio de Saint-Saëns". (Madame de la Chaux, MM. Taranto et Labelle.)

Nous sommes heureux d'apprendre que Madame De la Chaux se fixe parmi nous comme professeur de piano.

Elève du grand maître Le Couppey, cette artiste possède l'excellente méthode de ce grand musicien apprécié du monde entier.

Pour les leçons, s'adresser à la maison Ed. Arthambault, 313 rue Sainte-Catherine-Est, où à Madame De la Chaux, à son studio.

Une lettre de faire-part annonce le mariage de Mademoiselle Claudie Segond, petite-fille de Madame Adam, (Juliette Lambert), et fille du célèbre docteur Paul Ségond, chirurgien de la Salpêtrière, avec M. Ernest Fourneau. La bénédiction nuptiale a été donnée le mardi, 8 mai dernier à midi précis, en la basilique de Sainte-Clotilde. Les meilleurs souhaits du Canada aux jeunes époux.

## AUX ANNONCEURS

"La Publicité", revue mensuelle pratique de l'art d'annoncer, nous consacre, à l'occasion du cinquième anniversaires de notre journal, des éloges flatteurs que notre modestie se refuse à reproduire ici. Mais dans l'intérêt de nos annonceurs, nous ne pouvons nous empêcher de citer cette partie de son article où ces messieurs peuvent constater qu'ils ont tout à gagner à se servir des colonnes de notre journal comme médium de publicité :

"Le "Journal de Françoise", écrit M. L.-J. François, directeur de la "Publicité", vient en effet d'entrer dans sa cinquième année d'existence : il a conquis sa place au foyer canadien, place définitive, je me plais à l'espérer. Il se trouve donc actuellement dans les conditions voulues pour porter dans nos familles de langue française le message de l'industriel et du commerçant qui a quelque article de mérite à proposer à la bonne ménagère canadienne, "à celle qui a charge de la maison" — à celle qu'il s'agit de convaincre, dont il s'agit de conquérir la clientèle, envers et contre tous. Car ainsi que je le disais plus haut, la femme a beaucoup à dire au chapitre de la dépense, — j'aurais volontiers écrit qu'elle a, généralement, "tout" à dire, si je ne tenais pas à ménager un peu les susceptibilités du sexe fort à qui je m'adresse plus particulièrement. Car les princes de la finance, les magnats du commerce, les "lumières" du barreau, les hommes en vue des professions libérales sont obligés de reconnaître le règne de la femme et d'obéir à ses lois.

"Les annonceurs ont donc intérêt à ne pas négliger cette "Gazette Canadienne de la Famille" qui pénètre dans l'intimité du foyer et qui est lue avec toute l'attention qu'une femme sait apporter à ce qui la touche, à ce qui l'intéresse."